

Ma forêt

Un stage « poésie » à l'école

En math, ils le font bien...

...alors, on s'est dit avec Fabienne Kayser : pourquoi pas nous ?

Pourquoi est-ce qu'on ne ferait pas nous aussi, nous qui y croyons si fort, un stage d'une semaine à l'école centré sur la poésie ? Nous qui croyons si fort qu'avec la poésie on peut entrer partout, qu'elle ouvre, oui, toutes les portes, et que pour autant qu'on s'applique à la voir, elle est partout ?

Alors, pendant le congrès de cet été à Strasbourg, si branché sur les échanges en méthode naturelle, nous nous sommes donné rendez-vous pour septembre dans sa classe de CE1/CE2.

Ça tombait bien, j'habite non loin de là.

Ça tombait bien, Fabienne adore la poésie. C'est même elle qui a animé la soirée « Poésie » pendant le congrès avec sa propre production.

Ça tombe bien, j'adore « faire de la poésie » avec les enfants...

Et j'ai débarqué avec tout mon matériel un lundi matin. Parce que du matériel, il en faut pour faire un stage d'une semaine !

Il en faut des poèmes ! Il en faut du culot pour imaginer qu'on peut faire travailler les enfants pendant quatre jours – et même plus – sur et à partir de poèmes d'auteurs, c'est-à-dire sur ce qui d'ordinaire occupe, au mieux, une demi-heure dans la semaine de classe...

L'arbre en poésie

Fabienne voulait centrer la démarche sur le thème de l'arbre. Il est vrai que l'école, le village, sont à flanc de montagne, en bordure de forêt. Nous avons donc toutes deux sélectionné un maximum de poèmes, de textes et d'albums d'histoires autour de la thématique pour nourrir l'imaginaire et autoriser une entrée en douceur dans la poésie.

Une entrée dans ce que d'aucuns appellent « l'essence de la poésie », mais que je ne saurais nommer ainsi. Qui sait, en effet, ce qu'est la poésie ? S'il est certes facile de dire ce qu'elle n'est pas – pas la rime, pas la surabondance de procédés poétiques, pas les jeux sur les mots, pas le pathos livré à vos mouchoirs, pas les effets faciles, pas les modes, pas l'hermétisme obligatoire, pas la métaphore, ni même la « parole authentique » (s'il suffisait de cela !), pas *que* le travail acharné, pas ci pas ça, et pourtant un peu de tout cela –, on a bien du mal à trouver une définition qui satisfasse tout le monde.

Plongeons dans le bain

Le lundi, j'ai commencé par leur demander s'ils connaissaient des poèmes et s'ils avaient envie d'en dire. Ils en connaissaient et ils avaient envie d'en dire. Nous les avons donc écoutés.

Puis nous avons distribué des poèmes parlant des arbres, plusieurs par enfant, avec la consigne d'en lire à voix basse et d'en repérer – peut-être – un qui plaise, de le relire plusieurs fois dans sa tête afin de le déchiffrer et de pouvoir le lire avec intonation ensuite à la classe.

Et, catastrophe ! Moi qui n'avais connu ces dernières années que des élèves de cycle 3, je me rends compte que l'exercice est périlleux et bien trop difficile pour des CE1. Nous nous contenterons donc d'extraits de poèmes que les enfants choisissent, lisent à haute voix et recopient pour l'album : une phrase, un vers, une idée.

On obtient ça :

Que chaque nœud du bois renferme davantage de cris d'oiseaux (Cadou)

Lave de lait, la chevelure des bouleaux (Lebesgue)

Dans la forêt étrange c'est la nuit, comme un noir silence qui bruit (Nouveau)

C'est à cause de la pluie qu'un petit arbre pleurait (Schwartz-Heinrich)

Automne malade et adoré (Apollinaire)

Il était une branche au bout de la feuille (Desnos).

Nous choisissons quand même trois poèmes que nous apprendrons par cœur en classe.

Plusieurs histoires sur les arbres leur seront lues aussi et Fabienne leur dira des poèmes de sa composition.

Nous créons également un corpus de mots : « J'entends le mot *arbre*, je pense... – ils pensent – ... *papier trembler quetsches chouette chenille vert bourgeon sève marron bouger mourir s'enflammer vers-de-terre se transformer fruit décoration* etc. »

J'invite alors les enfants à procéder à des regroupements de ces mots, comme ils le sentent. Aucune consigne précise n'est donnée. Mais comme nous travaillons dans un stage « poésie », nécessairement leurs regroupements en seront influencés. Nécessairement, ils sollicitent leurs propres représentations du

mot « poésie » et c'est la rime qui accourt d'abord : les premiers regroupements se font en fonction des sonorités finales (*cham-pignons, marrons, bourgeon, oisillon, décoration...*). Certains enfants cependant en proposent d'autres : par classes grammaticales (verbes, adjectifs...), par thèmes (animaux, fruits...), voire par propriétés (tout ce qui se mange, tout ce qui est dans le ciel, dans le paysage, tout ce qui se transforme).

Premiers jets

Il est temps de passer à la création. Les enfants sont invités à écrire « comme les poètes » sur l'arbre, la forêt, en utilisant (ou pas) un (ou plusieurs) des sous-corpus ainsi créés.

Peu habituée à travailler avec des enfants de cet âge (vingt-six élèves en tout, huit en CE2 et dix-huit en CE1 ; dix-sept garçons, neuf filles, ce qui n'aide pas, dans ce type d'exercices !), je suis un peu étonnée d'en voir sucer leur crayon longuement, attendant la venue d'une hypothétique et très improbable muse, tout en feuilletant un illustré. Je m'assois donc près de Hugo.

« Tu as une idée de ce que tu as envie d'écrire ?

– Non.

– Non quoi ?

– Non, j'ai pas envie d'écrire.

– Mais tu vas écrire quand même. Choisis un mot dans la liste du tableau.

– Le bourdon ?

– D'accord. Que fait ton bourdon ?

– Il tombe dans le nid.

– D'accord. Tu l'écris. (Il écrit : « *Le bourdon tombe dans le nid.* ») Qu'y a-t-il dans le nid ?

– (après avoir jeté un regard au tableau) Un oisillon ?

– D'accord. Et que fait l'oisillon quand il voit le bourdon ?

– ???

– Regarde. (Je fais le geste rapide d'attraper avec la main.)

– Il le chope ?

– Oui. Tu l'écris ?

– D'accord. »

Il écrit : « *L'oisillon le chope...* », et il complète seul : « *...et l'avale !* »

Ce qui donne :

*Le bourdon tombe
dans le nid.
L'oisillon le chope
et l'avale.*

Je le complimente sur son poème et il est très fier ; il le lira avec emphase et sans heurt lors de la présentation collective.

Je pense alors à Freinet qui – souvenons-nous : il aimait parler en pourcentage – n'avait pas de scrupule à « produire » jusqu'à 80 % du texte de l'enfant qu'il aidait. Peu importe, ajoute-t-il dans la brochure *Le texte libre* (C.E.L., coll. *Brochures d'Éducation Nouvelle Populaire* n° 25, Cannes, 1947), pourvu que l'on parvienne à convaincre l'enfant que ce texte final est bien le sien, même s'il a bénéficié des compétences de l'adulte.

Mais, globalement, le premier résultat est assez convenu. Les enfants ont beaucoup de mal à décoller d'une description « réaliste », comme il apparaît dans les textes suivants :

*L'arbre a de l'écorce
Les branches de l'arbre ont des feuilles
Les feuilles des arbres font des gouttes*
Louan

*La nature est remplie de couleurs
Jaune, rouge orange
Et plein d'autres couleurs différentes.
La nature est belle
Elle sent bon
J'adore la Nature*
Diane

Quelques percées cependant vers ce que nous identifions comme « traces de poésie », nous, adultes marquées aussi par nos cadres personnels, nos conventions conscientes ou non, notre subjectivité...

*Regarde bien l'arbre
Regarde sa branche*

*Regarde toutes ses feuilles
Regarde son tronc
Regarde les nuages
Et envole-toi.
Et sans rien remarquer
L'arbre s'enflamme*
Louis

*L'arbre dort debout
Il craque
On en fait des maisons*
Thomas

*La mygale grimpe souvent aux arbres
Pour faire sa toilette d'araignée
Et pour attraper des mouches*
Nicolas

S'éloigner pour mieux dire

Alors, pour tenter de se distancier un peu de la réalité, pour l'appréhender davantage à travers le prisme de la subjectivité, je propose d'introduire, en première marche vers la métaphore, un exercice de type : « *Une branche, c'est comme...* », « *La sève, c'est comme...* », en choisissant le premier terme de la comparaison parmi le corpus initial, si on manque d'idée.

Pour aider, nous cherchons ensemble dans un premier temps :

« *Une feuille, c'est comme...* – ils diront – : *une étoile, un toboggan, du papier, une main, un œuf, une épine, un soleil...* »

On continue ensemble : « *Une feuille, c'est comme un œuf qui... se balade, qui roule, qui s'évanouit dans le champ, qui vole dans le ciel, qui se casse et éclabousse...* »

Ils essaient seuls sur le modèle « *... c'est comme... qui...* »

On obtient : « *Un tronc, c'est comme une cabane qui brûle, La résine, c'est comme une fenêtre qui se casse, Des racines, c'est comme des pieds qui jouent au football...* »

On n'est pas encore dans la poésie.

Mais on apprend par cœur : « *Des racines, c'est comme des tentacules de pieuvre qui*

jouent au bowling » (Miguel) et on cherche à le dire de diverses manières.

Ils proposent :

- sur un ton terrorisé ;
- avec un voix très aiguë de souris ;
- avec une grosse voix fâchée ;
- en riant ;
- avec l'accent alsacien.

Nous vivons à ce moment-là, les enfants, Fabienne et moi, un moment de pure délectation, un moment rare où nous rions tous à gorge déployée, un moment dont la jubilation doit moins à la magie poétique qu'à la capacité qu'ont souvent les enfants d'entrer dans des rôles, d'investir des personnages. Ici, celui de la petite souris timide et apeurée, de la brute terrorisante ou de la matrone alsacienne seront interprétés par eux de magistrale manière, sans que nous sachions exactement pourquoi, à ce stade du travail avec eux, ils ont osé se lâcher avec un tel naturel.

Passons au dessin

Nous leur distribuons une feuille blanche de format A4 qu'ils plient en quatre.

Sur le premier rectangle, ils dessinent un arbre, comme ils l'entendent, au feutre noir, et le découpent. Nous collons les résultats sur une page d'album en prenant soin de les regrouper, comme une forêt. Ce sera « *la forêt du premier jet* ».

Dans le second rectangle, ils dessinent sans regarder. Dans l'album, ce sera la page « *la forêt des yeux fermés* », puis « *la forêt d'un seul trait* » (sans décoller le crayon), et enfin « *la forêt des copains* » réalisée en s'inspirant des dessins des autres enfants. Ce travail débouchera sur le titre de l'album : « *La forêt de toutes les forêts* »¹.

¹ Le titre « *La forêt de toutes les forêts* » est emprunté au poète-chanteur Bernard Haillant, qui avait nommé ainsi l'un de ses spectacles.

Parlons-en

Le troisième poème choisi et appris par cœur en classe est le suivant (sans titre) :

Au dehors l'arbre est là et c'est bon qu'il soit là

Signe constant des choses qui plongent dans l'argile

Il est vert, il est grand, il a des bras puissants

Ses feuilles comme des mains d'enfants s'émeuvent et clignent

Eugène Guillevic

Les enfants écoutent ce poème en fermant les yeux puis sont invités à s'exprimer, à dire ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent.

Tristan : Je vois un adulte très grand, très fort, qui porte des mains d'enfant.

Claire : Un arbre qui sort d'une maison.

Maîtresse : Pourquoi ?

Claire : Parce qu'il est comme un homme.

Maîtresse : Qu'est-ce qui ressemble à un homme ?

Claire : Les bras, les mains.

Anaëlle : Moi je vois un arbre qui a des mains d'enfant qui portent de l'argile.

Maîtresse : Tu sais ce que c'est que l'argile ?

Anaëlle : Non.

Louis : L'argile, c'est comme du sable.

Gaïane : L'argile, c'est de la terre.

Maîtresse : Oui. Alors l'enfant porte-t-il de la terre ?

Anaëlle : Non, c'est les racines, quand l'arbre est tombé. Les racines portent encore de la terre.

Benjamin : Moi, je vois un arbre solide, avec des branches solides et des mains d'enfant, avec des bonshommes qui regardent.

Maîtresse : Des mains d'enfant ?

Louis : Parce que les enfants grimpent dans les arbres ; on voit que leurs mains.

Claire : Les mains des adultes sont trop grandes pour les feuilles.

Hugo : C'est comme un arbre qui plongerait dans un grand bassin d'argile.

Lucas : Les branches sont comme les bras et au bout des bras, il y a des feuilles comme les mains.

Maîtresse : (*Je relis le poème.*) Quels sont les mots qu'on ne comprend pas ?

On trouvera et expliquera ensemble : « *constant* » (Louis : « C'est toujours là ! ») ; « *s'émeuvent* » (Nicolas : « C'est l'émotion. Quand quelqu'un nous sauve la vie, on est ému. »)

On cherche des émotions : la tristesse, le contentement, la joie, la surprise, la pitié, la peur, l'émerveillement.

Avant de revenir sur l'exploitation par le corps de ce moment d'échange, précisons qu'un autre poème a donné lieu à un entretien improvisé, non noté malheureusement, qui avait tout l'air d'un petit débat philosophique sur l'amour – ce que l'on aime en général – et l'esthétique des choses ; deux avis contraires se sont exprimés, argumentés comme suit :

1. En général, on aime plutôt ce qui est beau. 2. Pourtant, il arrive qu'on aime des personnes, les grands-mères par exemple, même si elles ne sont pas « belles ». 3. Oui, mais quand on aime quelqu'un, on le trouve « beau » !

Passage par le corps

À partir du travail sur les émotions, Fabienne propose une séance d'expression corporelle sur musique avec la consigne : « Vous êtes un arbre, vous bougez comme un arbre et vous exprimez les émotions qu'on vient d'évoquer. » Ils vont travailler seuls dans un premier temps puis par équipe et chaque équipe montrera aux autres ce qu'elle a trouvé. Le résultat est très intéressant et à mon sens parfaitement en accord avec le projet, car la poésie possède bien un ancrage sensuel, une dimension corporelle qu'aucun poète, aucun amoureux de la poésie ne saurait nier.

C'est ainsi que nous les verrons s'élancer vers le ciel en grandissant lentement, tomber de plusieurs manières, mimer la fracture et la

terreur qui l'accompagne, frétiler, trembler au vent, se déraciner péniblement, se courber, danser en s'harmonisant avec les autres « arbres ».

Revenons à l'écriture

Nous tentons encore une autre démarche destinée à se détacher du réel tout en y restant impliqué. Engagement et distanciation : une assez bonne approche de la poésie...

« *Si j'étais un arbre...* ». L'accroche séduit. D'emblée, ils se lancent dans un premier jet que nous suivons individuellement, Fabienne et moi, et recopient le texte final sur des feuilles de papier sur lesquelles ils ont décalqué au préalable le contour d'une vraie feuille d'arbre.

Nous notons un progrès sensible dans le soin apporté à la réalisation de ce travail, autant dans la forme – le décalquage, la découpe, le graphisme – que sur le fond, les idées, l'implication personnelle.

Certes, on retrouve de façon assez récurrente la peur de souffrir, d'être le jouet des animaux ou des éléments, la peur de la mort que la silhouette squelettique de l'arbre en hiver rappelle régulièrement à notre conscience :

*... Je n'aimerais pas que l'on me coupe
Ni que les oiseaux secouent mes branches.*
Amélie

*... Je n'aimerais pas être petit
Je n'aimerais pas qu'un piver me pique.*
Louis

Parfois d'ailleurs avec une pointe d'humour :

*Si j'étais un arbre
Je n'aimerais pas être tronçonné.*
Miguel

*Si j'étais un arbre
Je n'aimerais pas que l'on arrache mes
feuilles
que l'on me coupe le tronc*

et que je devienne une souche.

Hugo

Mais au-delà de ces peurs ancestrales, c'est la vie et son explosion qui domine :

Si j'étais un arbre,

*j'aimerais donner mes pommes aux gens
pauvres*

*j'aimerais avoir des copains- et des copines-
arbres.*

Claire

Si j'étais un arbre

*j'aimerais entendre le vent jouer dans les
feuilles*

*et voir la ville et les enfants qui se promèn-
nent*

Luka

Si j'étais un arbre

j'aimerais que les enfants m'escaladent

*j'aimerais que la nuit, les chouettes vien-
nent dans mon feuillage*

*je n'aimerais pas être plus petit que les
autres.*

Gaïane

Si j'étais un arbre

*j'aimerais que les enfants grimpent dans
mes branches*

qu'ils y fassent des cabanes

*que la nuit, les chouettes crient près de moi
que les renards se fassent un terrier au pied
de mon tronc*

*et qu'ils fassent des renardeaux qui recreu-
sent des terriers.*

Clémentine

Une semaine centrée sur la poésie, entre-
coupée, il est vrai, d'un peu de math, d'EPS, de
natation, d'allemand, une semaine pour fabri-
quer un album que la classe reliera, relira,
enverra aux correspondants, retrouvera, relira
encore...

Une semaine riche, passionnante, dont
Fabienne mesure les retombées à long terme,
quelques semaines plus tard. Ainsi Alix, qui
arrive difficilement à se mettre au travail, reco-
pie des poèmes chaque fois qu'il le peut de-
puis ce stage. Et Noa, qui a horreur d'écrire, a
composé un poème en rimes de trois pages. Il
n'est d'ailleurs pas le seul, plusieurs enfants
ont investi des semaines durant ce genre-là.

Une semaine donc à reconduire.

Martine Boncourt